

Nouvelles des Congrès

par le Dr Elide Montesi • Médecin généraliste • 5060 Sambreville

Le travail, c'est la santé? Nos patients souffrant au travail. 35^e journée Balint

Louvain en Woluwe, 10 novembre 07

Le travail c'est la santé, chantait Henri Salvador mais, ajoute la chanson, ne rien faire c'est la conserver, les prisonniers du boulot ne font pas de vieux os... Alors est-il possible de conserver la santé en travaillant?

Que le travail rende malade est une évidence: le terme même de travail ne vient-il pas du latin *tripalium* qui signifie instrument de torture? Cette 35^e journée Balint présentait la souffrance de nos patients au travail vue par un sociologue du travail, par un philosophe, mais aussi par le regard d'un ouvrier qui s'en est sorti tant au propre qu'au figuré. Jeu de rôle et cas cliniques ont permis d'alimenter le débat. Parmi les participants, médecins généralistes et psychothérapeutes mais aussi médecins du travail et médecin-conseil ont partagé leurs expériences, réflexions et questions. Une journée Balint où la réflexion sur le thème proposé s'est située comme toujours à un très haut niveau... sans toutefois épuiser le sujet.

Est-ce le travail qui rend malade ou son résultat?

Les résultats du travail sont de deux ordres: la production et puis la fatigue liée à l'effort fourni pour produire. L'organisme humain peut être considéré comme un moteur complexe dont il faut obtenir le rendement maximal pour une usure minimale et donc une fatigue minimale.

Un premier facteur de souffrance au travail réside dans l'évolution de l'organisation du travail. Le taylorisme préconisait une division du travail en tâches simples et répétitives individuellement optimisées. Dans ce modèle, le seul mobile du travail est le salaire et l'ouvrier est supposé indifférent

au produit. Ce taylorisme a abouti à l'échec par le peu de place laissé à l'être humain et est à l'origine des mouvements sociaux ayant abouti aux luttes syndicales pour améliorer la condition des travailleurs.

Un changement important à l'heure actuelle consiste dans la rupture avec le taylorisme que constitue ce que l'on pourrait appeler le «neostackanovisme» où l'ouvrier est soumis à une **obligation de résultats** avec émulation individuelle et engagement subjectif et personnel y compris émotionnel. Devenu responsable des résultats de l'entreprise et des difficultés de production, le travailleur subit une contrainte d'autant plus renforcée qu'elle est intériorisée. Cette émulation individuelle est par ailleurs source de compétition qui brise la solidarité. L'aspect humain n'y a pas plus de place que dans le modèle taylorien.

Un autre facteur de souffrance est le retour du **puritanisme du travail**, qui exalte la fierté par le travail. Le travail devient valeur en soi et même obligation morale. On disqualifie de la sorte toute l'histoire sociale ayant permis une diminution du temps de travail, une augmentation des salaires et une amélioration des conditions de travail ainsi que la protection des sans-emplois. Si le travail devient une obligation morale, si l'emploi prime sur les salaires, on permet alors le développement d'emplois précaires et de mauvaises qualités, mal payés ne permettant pas d'échapper à la pauvreté et à un parcours professionnel sans issue. Cette situation engendre de la souffrance par l'impossibilité justement d'accéder à une quelconque fierté du travail accompli. Le travail n'est plus un droit mais un devoir... Or le droit au travail est aussi le droit pour l'individu de ne pas devoir accepter n'importe quel travail. Le puritanisme du travail oblige les chômeurs à accepter n'importe quel emploi, dans n'importe quelles conditions même pour un salaire bas... Il met aussi la pression sur les gens qui ont un

emploi: travailler toujours plus pour gagner plus si possible mais surtout moins s'il le faut, pour le simple accomplissement individuel et moral. Ce puritanisme stigmatise par ailleurs les plus faibles, ceux qui sont sans emploi puisqu'au lieu de défendre les chômeurs on leur fait la morale. Mais quel accomplissement peut-on trouver dans un travail précaire accepté sur injonction? Ce puritanisme du travail détruit aussi le lien de solidarité: solidarité entre travailleurs mais aussi solidarité des travailleurs avec les personnes sans emploi.

On comprend dès lors que la charge mentale et physique élevée d'un tel modèle de travail qui met les personnes face à une responsabilité énorme allant au-delà de leur propre travail entraîne dépressions et troubles musculosquelettiques ou autres... d'autant plus s'il n'y a pas de reconnaissance des efforts fournis.

D'après l'exposé du Pr ALALUF Mateo, sociologue du travail, ULB

Approche philosophique de la souffrance au travail

Lorsqu'un individu obtient son premier emploi, il est au départ débordant d'enthousiasme, prêt à en faire beaucoup, voire trop. Mais le désenchantement arrive ensuite du fait de la routine, des pressions économiques-financières, des tâches administratives, des conflits de personnes, des échecs ou de la précarité de l'emploi sans parler de l'impact des problèmes de la vie privée sur la vie professionnelle. Ce désenchantement est source de souffrance au travail, souffrance autre que médicale. Cette souffrance se manifeste par trois attitudes: le **désinvestissement** (perte de sens, absentéisme, maladie, accident, alcoolisme...), la **fuite** dans le déni pouvant aller jusqu'à l'anesthésie des sentiments et donc du soi ou fuite dans les

Rien ne justifie qu'un individu fasse le meurtre de sa vie

distractions qu'offrent suroccupation, formations ou course au pouvoir et enfin les **attitudes violentes** sous toutes leurs formes (violence directe au travail, violence différée ou violence contre soi).

Une première piste d'action est celle qui consiste à améliorer tout ce qui peut l'être pour augmenter le sens du travail.

L'autre piste pas du tout incompatible avec la première est celle qui consiste à accepter l'idée d'une **souffrance au travail inévitable** et à faire pour cela le deuil du monde idéal. Ce deuil nécessite de renoncer à trois désirs fondamentaux blessés: désir de toute puissance et la tentation d'innocence qui lui est lié, désir de reconnaissance ou de fusion et désir de croire que tout est dû. Il s'agit pour tout être humain d'**accepter sa finitude** (on n'est pas parfait, on est limité), **sa solitude** (on ne peut entrer dans une relation à l'autre que si on accepte l'idée que l'on est fondamentalement seul et que l'on ne peut se servir d'autrui et qu'autrui a la liberté de ne pas m'aimer quoi que l'on fasse pour cela) **et son incertitude** (même si des droits existent, rien ne nous est dû, on ne doit donc pas attendre que soient levées toutes les incertitudes pour agir). Il ne s'agit pas de résignation mais bien de **devenir responsable** de sa propre vie, d'arriver à la **liberté d'agir** pour son propre bonheur puisqu'il ne dépend plus que de nous. Et accepter que le bonheur ne nous est pas dû est la seule façon de profiter de tous les bonheurs que l'on reçoit comme une grâce.

L'approche médicale d'un patient qui souffre au travail c'est faire tout ce qui est médicalement et humainement possible pour améliorer les conditions de travail mais en inscrivant le patient dans les limites de la réalité qu'est la réalité humaine.

D'après l'exposé du Pr LONGNEAUX Jean-Michel, docteur en philosophie, chargé de cours aux FUNDP Namur

Une souffrance dont la lecture est complexe...

Le mot travail vient du mot tripalium, définissant un instrument de torture mais ce mot est lui-même issu de tri palis, trois pieux servant à immobiliser le bétail pour le soigner.

Le travail contrairement à l'esclavage ou au servage qui sont des servitudes subies est une servitude volontaire qui fixe une personne dans un lieu et une fonction. Le travail suppose que la personne qui effectue une tâche soit d'accord pour le faire, que cette tâche lui convienne, qu'elle soit adaptée à ses compétences et qu'il dispose

des moyens nécessaires pour la réaliser. Cela suppose aussi que la personne qui travaille soit reconnue comme individu et à travers le travail réalisé. L'évaluation de la souffrance au travail prend comme critère la charge de travail, le pouvoir décisionnel et le support matériel.

La liberté de décision est plus importante que la charge de travail. Les moyens d'action doivent être en rapport avec les objectifs demandés.

Il faut par ailleurs un juste équilibre entre rétribution et travail fourni. La rétribution est financière mais une rétribution symbolique pour la reconnaissance du travail effectué est aussi nécessaire et trop souvent ignorée.

Le chronométrage du travail s'oppose à la créativité, de même que des contrôles empêchent l'autonomie: le double langage tenu aux travailleurs a des effets dévastateurs.

La loi de 2002 sur le harcèlement moral au travail est une reconnaissance de la souffrance du travailleur. De par les modalités de cette loi, la preuve du non harcèlement incombe à l'employeur. Cependant cette loi est susceptible d'ouvrir une boîte de Pandore. Le patient «flou» concernant son mal-être peut y trouver une voie où s'engager pour définir une souffrance difficile à exprimer. Or, **des conditions de travail harcelantes ne sont pas nécessairement l'équivalent de harcèlement moral au travail**. Il ne faut pas victimiser le patient au point de le désinvestir. Le médecin est le co-gestionnaire de la souffrance et non le directeur de celle-ci.

La lecture de la souffrance au travail est donc un processus complexe qui doit tenir compte de plusieurs facteurs.

D'après l'exposé du Dr DECLERE Luc, médecin généraliste, administrateur de la société Balint belge.

Autour de l'incapacité du travail

Le médecin généraliste est le plus souvent confronté à la souffrance au travail lors de la demande d'un certificat d'incapacité. *«On somatise nos maux. (...) Ceux qui ne réussissent pas à entrer dans la danse se défendent comme ils peuvent. Quand les absences sont fréquentes, la direction nomme cela absentéisme. (...) Quel mot bizarre. Dans leur bouche, il signifie «ouvrier feignant qui profite du système pour se mettre en maladie et coûter de l'argent à l'entreprise». Pour moi, il est sain de se «mettre en maladie». (...) C'est une forme de résistance, pas très constructive mais efficace»^(a)*

(a) Deraeve Vincent: L'usine Éditions Couleurs livre, couleurs Je, Bruxelles 2006 ISBN: 2-87003-441-5

La maladie est une façon pour le travailleur d'entrer en résistance contre un système potentiellement destructeur. **Le symptôme du travailleur est aussi le symptôme d'un dysfonctionnement du monde du travail.**

Face à une situation de non reconnaissance, la seule solution peut être le refuge dans la maladie où l'on pourra jouir d'une forme de sécurité: la sécurité sociale. Sécurité: pour accepter la solitude, il faut qu'il y ait quelque part un lien sécuritaire...

Le certificat d'incapacité de travail est un outil de traitement mais il peut être aussi facteur d'isolement, d'enkystement dans son mal-être ou d'exclusion. Il est important de revaloriser avec le patient sa place dans son milieu de travail: qu'y fait-il? qu'apporte-t-il dans son travail?

Confronté à la souffrance d'un patient au travail, l'attitude du médecin est aussi influencée par l'environnement non seulement du patient mais aussi le sien, son propre rapport au travail, son modèle socio-culturel.

D'après les questions et débats dans la salle après lecture d'un passage du livre L'usine de M. DERAEE Vincent et d'après un jeu de rôle par les membres de la SBB.

Réflexions pour ne pas épuiser le sujet

La construction du psychisme se fait en interaction avec l'environnement familial, social et culturel, et ces trois dimensions s'articulent et interagissent. Les patients présentent leurs problèmes et ceux de leur environnement. La souffrance des patients au travail reflète un dysfonctionnement structurel plus important. **Une clinique du travail pensée sur le mode du rendement se rend complice du déni de la souffrance au travail et de la course au rendement.** L'homme n'est pas qu'une force de travail. Après la lutte pour l'existence, l'homme lutte aussi pour une reconnaissance dans la sphère de l'amour, la sphère juridico-politique et la sphère de la solidarité. Sans la reconnaissance de l'autre, l'invidu ne peut se reconnaître comme soi. Lorsque les conditions de travail poussent à une individualisation extrême et instrumentalisent la flexibilité et la motivation en détruisant la solidarité dans le seul but d'augmenter la rentabilité du travail, on est dans une situation du mépris du sujet et de l'humain générateur de souffrance. Pour lutter contre la souffrance au travail, il faut accepter l'impuissance, encourager la créativité et croire au pari de rester sujet au sein du corps social.

D'après les exposés des Drs VANOVERBEKE Christine et DEVAUX Alain, médecins généralistes, animateurs Balint et administrateurs de la SBB.

Choisis un travail que tu aimes et tu ne travailleras plus jamais de toute ta vie (Confucius)